

TOPOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA VILLE DE BESANÇON

PAR

HENRI POLGE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

VESONTIO

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES.

Faute de documents écrits, on en est réduit à des conjectures en ce qui concerne les origines lointaines de *Vesontio*. Selon toute vraisemblance, la ville a pris naissance sur le massif de la Citadelle et n'a occupé que progressivement les parties basses de la boucle du Doubs. Le chemin primitif donne à l'ensemble son unité, bien qu'au temps de César on distingue encore la ville haute (*arx*) de la ville basse. A l'arrivée des Romains, l'agglomération est avant tout une place forte et un refuge.

CHAPITRE II

LA PAIX ROMAINE (DE 58 AVANT A 360 APRÈS J.-C.).

La conquête et la civilisation romaines créent le climat

favorable à l'éclosion d'une grande cité. *Vesontio* comporte alors, outre la ville haute et les habitations privées, un aqueduc et une nymphée, un arc triomphal, un *forum* et peut-être un capitole, un *palatium* et un champ de Mars, un *ustrinum* et des cimetières dans la boucle du Doubs. L'agglomération déborde sur la rive droite reliée par un pont à la rive gauche. Des fortifications sont peut-être construites dès le Haut-Empire. Un remarquable réseau voyer relie entre eux ces édifices et assure la continuité des relations avec le plat pays. Bien que bien des points de la topographie antique de *Vesontio* restent mal connus et que certaines ruines aient fait l'objet d'identifications hâtives, on peut considérer la ville gallo-romaine comme une agglomération évoluée, aux fonctions et aux organes complexes et de structure unitaire.

DEUXIÈME PARTIE

BESANÇON

CHAPITRE PREMIER

LES INVASIONS BARBARES.

LA DÉCADENCE URBAINE ET L'APPORT DU CHRISTIANISME (360-1031).

Les invasions barbares ruinent et amoindrissent la cité antique ; le triomphe et la vitalité du christianisme la sauvent d'une disparition complète. L'ancienne *arx* séquane redevient le noyau urbain fondamental : c'est la *civitas*, close de murs et gravitant autour des cathédrales jumelles. Le *Capitolium* n'est peut-être autre chose que la demeure des comtes locaux. Dans la boucle du Doubs s'étend le *suburbium*, où l'habitat se groupe autour des églises et des abbayes. Hors de celle-ci, la *defensaria*, qui se distingue du plat pays par une densité plus grande des villas et des paroisses. La voirie

n'est que le legs, mal entretenu, de l'Antiquité. L'agglomération est de structure quasi rurale ; les fonctions qu'elle exerce sont élémentaires ; ses organes constitutifs sont peu nombreux et leur groupement s'effectue en ordre polycellulaire autour des églises.

CHAPITRE II

HUGUES LE GRAND,
LA RENAISSANCE ÉCONOMIQUE
ET LE DÉVELOPPEMENT DU BOURG
(1031-1250).

Plus que l'avènement d'un éminent prélat, les circonstances économiques favorisent et déterminent la renaissance urbaine. L'ancienne cité franque devient le quartier capitulaire. Celui-ci est relié par les quartiers encore ruraux de la boucle du Doubs aux quartiers neufs et commerçants du Bourg et de la rive droite. Ces derniers sont fortifiés sans doute vers 1150. Au delà s'étend une vaste banlieue. Le réseau voyer commence à prendre forme. L'ampleur des terrains non bâtis, le groupement des fonctions et des organes urbains autour des édifices religieux et l'absence d'unité constituent autant de caractères archaïques. Mais déjà le caractère économique est distinct du caractère religieux.

CHAPITRE III

LE PROBLÈME DÉFENSIF ET L'UNITÉ MATÉRIELLE
(1260-1490).

Aux derniers siècles du Moyen Age, les événements militaires plus que tous les autres exercent une influence décisive. Dans les premiers travaux d'urbanisme, on entrevoit l'avènement des temps modernes. Défavorisé par sa situation géographique et son statut juridique, le quartier du chapitre s'oriente vers les zones basses. Dans la boucle du

Doubs, par suite du mouvement communal, l'hôtel de ville est devenu le principal centre de l'agglomération et il n'est pas jusqu'aux quartiers du Bourg et de la rive droite qui ne subissent son attraction. Le tout est englobé dans une enceinte unique à partir de 1250 environ. Sous la pression des événements, la banlieue et le territoire tendent à refluer vers les murs. La voirie est constituée dans son ensemble : inorganique dans le quartier du chapitre, elle est quadrillée dans la boucle et radio-concentrique dans les parages du pont. La ville est encore médiévale par son économie rudimentaire, par le groupement des fonctions urbaines autour des églises et l'absence d'unité juridique. Mais elle est moderne par l'émancipation de certains de ses organes constitutifs et la réalisation de son unité matérielle.

CHAPITRE IV

LA RENAISSANCE, LA CONTRE-RÉFORME ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'URBANISME (1490-1630).

La Renaissance, la Contre-Réforme et le développement de l'urbanisme sont, parmi les circonstances historiques, celles qui contribuent alors le plus à déterminer l'évolution topographique de Besançon. La lente décadence du quartier du chapitre se poursuit, mais l'urbanisation s'accélère le long des rues principales (Grande-Rue, rue des Granges, rue Saint-Vincent, rue d'Arènes, rue Charmont et rue Battant). Du côté de Saint-Paul, de Saint-Vincent et de Chalmers, la résistance de la ruralité est plus ferme. Les fortifications sont perfectionnées, mais non agrandies. La banlieue et le territoire, désormais distingués, se développent librement et leurs limites sont précisées. La voirie se fixe. Plus qu'en superficie, la ville gagne en complexité ; les terrains cultivés reculent devant l'habitat, de nouvelles fonctions urbaines s'affranchissent des édifices religieux ; l'unification administrative progresse.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE DE VAUBAN

(1630-1674).

Les guerres et les travaux de Vauban conditionnent étroitement la structure de la ville au xvii^e siècle. Tronqué par la construction de la citadelle, le quartier du chapitre est réduit de moitié. Les quartiers de la boucle et de la rive droite sont frappés de stagnation et Chamars constitue une véritable banlieue à rebours. Les nouvelles fortifications, bastionnées, qui se sont substituées aux anciens remparts turriculés absorbent une portion considérable du territoire urbain. La banlieue rétrograde et se replie. Les modifications intervenues entre temps dans la voirie sont toutes d'intérêt stratégique. Au détriment des autres, les fonctions et les constructions militaires sont hypertrophiées.

CHAPITRE VI

LA PAIX FRANÇAISE, LES INTENDANTS

ET LE TRIOMPHE DE L'URBANISME

(1674-1789).

Après la conquête française, Besançon, jusqu'alors isolé, est élevé au rang de capitale régionale et bénéficie amplement de la présence des intendants. La crise financière freine la réalisation d'un vaste programme d'urbanisme. Le quartier capitulaire continue seul à végéter. Dans la boucle du Doubs, les constructions se développent en hauteur et en ordre dense le long des artères fondamentales ; en ordre plus dispersé dans les parages de Saint-Paul, de Saint-Vincent et de Chamars. Les fortifications trop massives de Vauban sont aérées par le percement de nouvelles portes. La banlieue et le territoire s'étendent à l'aise dans le cadre de limites précisées. La voirie ancienne est améliorée et complétée. Fonctions et organes se multiplient ; la ville se mo-

dernise et se diversifie et elle y gagne en unité ; il reste néanmoins à faire disparaître les dernières traces des particularismes juridiques.

CHAPITRE VII

LA PHASE VIOLENTE (1789-1815).

Par la violence, la Révolution termine la lente évolution de l'Ancien Régime. Le Premier Empire en corrige les effets excessifs. Des édifices anciens, surtout des édifices culturels, sont détruits, de nouvelles constructions, d'intérêt stratégique en général, sont élevées. Désaffectations et réaffectations se suivent à une cadence accélérée, bouleversant la structure fonctionnelle de l'agglomération. Le recul de l'élément religieux, l'accroissement du potentiel économique et la réalisation d'une entière unité administrative sont à l'origine de la ville moderne et contemporaine.

CONCLUSION

La ville n'est pas une entité abstraite, mais une réalité vivante : comme telle, elle est la résultante d'un certain nombre de facteurs géographiques (topologique, géologique, orographique, hydrographique, climatologique et biologique) et de facteurs historiques (démographique, économique, stratégique, politique, social, culturel, juridique et esthétique), mais, progressivement, elle tend à échapper à leur étreinte et à modifier à son avantage le cadre primitif de son évolution.

La ville n'est pas une entité territoriale stable : tout en dérivant les uns des autres, les critères distinctifs de l'urbain et du rural varient avec les moments de l'histoire ; la banlieue est le prolongement économique du plat pays en direction de la ville et le prolongement juridique ou administratif de la ville en direction du plat pays ; entre ville et banlieue,

le rempart ne constitue qu'une limite instable, éventuellement débordée dans l'un ou l'autre sens ; le noyau urbain est lui-même susceptible de reculs ou d'extensions (dans le plan ou dans l'azimut) ; les paroisses et les quartiers résultent d'une évolution lente et ne se précisent que progressivement.

La ville est essentiellement une réalité humaine et historique : elle se distingue du village moins par certains caractères spécifiques immuables que par l'originalité de son processus générique. Multiplication et hiérarchisation plus poussée des fonctions, spécialisation et différenciation plus accentuée des organes, complexité croissante de l'ensemble, tels sont les seuls critères distinctifs. Entre ville et village, la différence est moins de nature que d'évolution.
